

*Sigurd Josalphar*, dont Maître Rouvel-rolls nous avait, aux Allées, révélé la puissance, nous a, dès le prélude, délicieusement impressionnés, puis, avec le Rêve de Borghild, nous a entièrement captivés par l'ingénieuse trouvaille de timbres innovés et par la répétition aux divers pupitres de l'adorable phrase qui amène le tutti de la Marche finale.

L'intérêt a grandi pour nous avec les voix féminines, *A la Porte du Cloître*, quand une âme éplorée vient demander aux nonnes asile et secours, en son impuissance à oublier le doux ami qui a mortellement frappé son père.

De *Peer Gynt* nous n'avons entendu que la Mort d'Ase, un troublant lamento qu'en d'infinies douceurs l'orchestre a magistralement soupilé.

La grande attraction du jour, celle dont la primeur en France s'offrait aux oreilles de nos concitoyens, était la légende dramatique d'*Olav Trygvason*.

L'œuvre, dont un programme gracieusement conçu et distribué, donnait l'intéressante analyse, doit déconcerter les mélomanes d'antan, ceux qui n'allaient aux Italiens que pour ouïr l'ut poitrinal de Tamberlick et le ramage perlé d'Adélina Patti, car ici, dans le chant comme à l'orchestre,

les solistes ne sont plus que des unités nécessaires concourant largement à la perfection de l'ensemble, mais sans écraser les exécutants plus modestes de leur laryngique personnalité.

Les trois scènes du poème scandinave ne sont qu'une suite ininterrompue de blasphèmes et de prières, de malédictions et d'invocations qu'adressent, tour à tour, avec tout un peuple, la Vala et le Grand Prêtre aux divinités du ciel et de l'enfer, une litanie disparate de fureur et de tendresse qui permet au compositeur de heurter ses effets et d'interrompre ses gémisséments par la plus endiablée et la plus imprévue des sarabandes.